1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

53 | 2007
Emile Cohl

Émile Cohl et la bohème

Émile Cohl and bohemia

Isabelle Marinone

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/2283>

DOI : 10.4000/1895.2283

ISBN : 978-2-8218-0997-0

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 38-57

ISBN : 978-2-913758-54-4

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Isabelle Marinone, « Émile Cohl et la bohème », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 53 | 2007, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 15 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/1895/2283> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.2283>

1895 /
n° 53
décembre
2007

38

Émile Cohl déguisé en artichaut, bal des Incohérents, 1886

Émile Cohl et la bohème

par Isabelle Marinone

1895 /
n° 53
décembre
2007

39

Une jeunesse bohème

Émile Eugène Jean Louis Courtet fait son entrée dans la bohème en 1878. Âgé de tout juste vingt et un ans, le jeune homme est attiré par ce mode de vie, en marge de la société bourgeoise, décrit dès 1659 par Gédéon Tallemant des Réaux¹ dans ses *Historiettes*. Le comportement est repris et développé par Honoré de Balzac dans son texte intitulé *Un prince de la bohème*. D'après Balzac, ce dernier s'avère être « un gentilhomme d'un esprit et d'un malheur infinis, plein d'excellentes intentions, d'une conversation ravissante, ayant beaucoup vu déjà, quoique jeune, et qui fait partie, en attendant mieux, de la bohème² ». Émile Courtet a déjà pour lui l'esprit et les objectifs de ce courant lorsqu'en 1877, il convainc son père de financer un journal, *le Ba-ta-clan*, tentative qui n'aura que quelques numéros. Intéressé par la presse satirique et par la caricature, il s'oriente vers cette discipline, pour rejoindre le milieu des grands dessinateurs tels Honoré Daumier ou André Gill, et s'invente le pseudonyme d'Émile Cohl. L'échec du *Ba-ta-clan* n'entache en rien sa volonté et sous le nom de Chicot, il récidive dès l'année suivante. Le 17 janvier 1878 il déclare à la préfecture de police son intention de publier un nouvel hebdomadaire « avec matières politiques et

¹ Gédéon Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Paris, Gallimard, 1960.

² Honoré de Balzac, *Un prince de la bohème*, dans *Études de mœurs (3^e-4^e livres)*, *Scènes de la vie parisienne et scènes de la vie politique*, tome XII de *la Comédie humaine*, Paris, Fume, 1842-1848, éditions de 1870, d'Alexandre Houssiaux, p. 98.

<i>Blême, blond, doux, cependant</i>	<i>Ténébreux de prétendant,</i>	<i>Amateur de boucherie</i>	<i>Ayant pour patriotisme</i>
<i>Avec ardeur, il s'apprête</i>	<i>Son crayon... Maint interprète</i>	<i>Mieux, je crois, vaudrait qu'on rie</i>	<i>Ce qu'on nomme : Humanité,</i>
<i>À glisser comme une arête,</i>	<i>De l'art, assez souvent prête</i>	<i>Ainsi pense en sa bonté,</i>	<i>Mon collègue en binettisme.</i>
<i>En travers d'un coup de dent</i>	<i>Sa souplesse à quelque ardent</i>		

Cabriol, « Émile Cohl », *l'Hydropathe* (2^e année) n° 6, le 5 avril 1880, p. 2.

1895 /
n° 53
décembre
2007

économie sociale » ayant pour titre *l'Indiscret*, qui avortera lui aussi rapidement. Chicot redevient Courtet pour gagner cinquante francs par mois dans les assurances maritimes où « il se montre rétif aux beautés des polices et des connaissements qui, sous sa plume vagabonde, s'adornent de fantaisies n'offrant qu'un rapport très lointain avec les questions de fret ou le calcul des risques³ ». De fait, les mathématiques, tout comme par ailleurs la musique, restent des domaines étrangers aux intérêts du dessinateur. S'ennuyant dans cet emploi, Cohl rêve d'autres destins, il désire en particulier rencontrer André Gill⁴ dont il admire les œuvres depuis l'enfance et aspire à rejoindre le monde de la bohème et des artistes.

André Gill : un maître en bohème

La « doctrine du boulevard des Italiens » comme la nomme Balzac, qui se compose de « jeunes gens tous âgés de plus de vingt ans, mais qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie dans leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître, et qui seront alors des gens fort distingués⁵ », symbolise la liberté qu'il convoite. Un jour de 1878 Cohl sonne à la porte d'Étienne Carjat⁶, dessinateur, photographe et poète, alors en contact avec André Gill. Il obtient ainsi une lettre de recommandation à destination du caricaturiste de renom, et part à la rencontre de celui qui deviendra son maître à penser et à croquer. Gill

3 Pierre et Paul, « Émile Cohl », *les Hommes d'aujourd'hui* n° 288, 1886, p. 3.
4 Louis-Alexandre Gosset de Guines, dit André Gill (1840-1885) rejoint la Commune de Paris, à la suite de Gustave Courbet (peintre anarchiste admiré par Pierre-Joseph Proudhon – *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, 1865). Le 17 avril 1871, il intègre la Fédération des artistes de Paris : « Un groupe d'artistes, fidèles à Paris malgré le danger, soucieux de ses trésors artistiques, m'avait confié le soin de reconstituer le musée du Luxembourg, et de le garder. », André Gill, *Vingt années de Paris*, Paris, Marpon et Flammarion, 1883, p. 15. Il participe au journal satirique *le Hanneton* jusqu'en 1866, puis entre à *la Lune* (à partir de 1865) bientôt suivie de *l'Éclipse* (1868). À la mort de ce dernier titre en 1877, Gill crée *la Lune rousse* qui disparaît en 1879, *la Petite Lune* (1878) et enfin *la Nouvelle Lune* (1881).
5 Honoré de Balzac, *Un prince de la bohème*, op. cit.
6 Étienne Carjat (1828-1906), fondateur et animateur de plusieurs journaux tels *le Diogène* (1856), *le Boulevard* (1861), *les Mouches vertes* (1868). Il collabore par ailleurs à *la Renaissance littéraire et artistique* mais aussi à *la Jeune France* et sera une figure du groupe les Vilains-Bonshommes, les Vivants et les Hydropathes.

est un personnage haut en couleur : Il est décrit par Jean Valmy-Baysse⁷ comme une sorte de mousquetaire, coiffé d'un grand chapeau auquel il ne manque qu'un panache. On le voit souvent dans le cabaret du Quartier latin, le Sherry-Cobbler, repère d'artistes, déclamer ses poèmes debout sur une table, au milieu des chopes, les cheveux lustrés par le bec de gaz. Son port de tête altier, ses longs cheveux ondulés et sa moustache relevée, ajoutent à la démarche ample et à la poitrine bombée qu'il arbore. André Gill, que l'on considèrera comme « le maître absolu de la bohème » parisienne durant dix ans⁸, ne passe pas inaperçu avec ses gestes larges, ses phrases imagées au style pompeux. Pourtant, derrière l'impressionnante carrure se cache un homme timide qui comprend les attentes d'Émile Cohl. Dès leur première entrevue en octobre 1878, dans son atelier de la rue d'Enfer, il fait de lui son disciple. Courtet ne

peut rêver mieux. Le dessinateur Cabriol⁹ croquera Cohl deux ans plus tard dans *l'Hydropathe* du 5 avril 1880, et montrera une représentation du jeune homme très révélatrice : avançant d'un pas décidé en écrasant du pied les silhouettes des fantoches de la politique, avec dans une main Marianne et dans l'autre un pinceau, le regard tourné vers son étoile dans laquelle figure le portrait d'André Gill lui souriant. Tout est dit en quelques traits. Cohl a trouvé en Gill à la fois un maître et un ami, un guide, qu'il ne cessera de suivre jusqu'à la mort de ce dernier.

Grâce à cette rencontre, le dessinateur hante désormais la rue du Croissant, près de la Bourse, où s'impriment la plupart des journaux de l'époque. D'après Donald Crafton, il publie sa première grande caricature politique dans *le Carillon*¹⁰. Si l'on en croit Paul Vivien, directeur de *l'Hydropathe*, il passa après *l'Indiscret* au *Pavé*, « petite feuille que les

⁷ Jean Valmy-Baysse, *André Gill, l'impertinent*, Paris, Éditions du Félin, 1991, p. 162 (réédition du *Roman d'un caricaturiste, André Gill*, du même auteur, Paris, Marcel Seheur, 1927).

⁸ De 1875 à 1885, cf. Noël Richard, *À l'aube du symbolisme*, Paris, Nizet, 1961, p. 11.

⁹ Georges Lorin (alias Cabriol), (1850-1927), est peintre et poète. Il sera vice-président des Hydropathes et passera par d'autres mouvements comme les Hirsutes, les Jemenfoutistes, les Zutistes, et enfin les Hydropathes en 1884. Il publiera ses dessins, caricatures et poèmes dans de nombreux journaux comme *le Tintamarre*, *la Lune rousse*, *le Grelot*, *le Tam-Tam*, *Lutèce*, *le Chat noir* ou encore *le Courrier français*.

¹⁰ Donald Crafton, *Émile Cohl, caricature, and film*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

Étienne Carjat, portrait d'André Gill, c. 1875

1895 /
n° 53
décembre
2007

41

Émile Cohl
Émile Cohl et la bohème

bonapartistes ne trouvèrent pas à leur gré¹¹ », puis au *Grelot*, au *Gavroche*, au *Tam-Tam* avant de poursuivre son parcours comme secrétaire de rédaction à *l'Hydropathe* où « il dessine les portraits des jeunes de la presse satirique¹² ». Cohl se reconnaît à sa mine franche, bien éveillée et toujours souriante. « L'œil est doux, le nez correctement retroussé, la bouche railleuse », lit-on à son propos dans *le Tam-Tam* du 4 avril 1880¹³. Son verbe est taquin, de plus, il manie la plume avec vigueur se distinguant par des articles vifs. Comme le fera plus tard, en 1889, Georges Méliès (sous le pseudonyme de Géo Smile) avec le général Boulanger dans le journal *la Griffre* de son cousin Adolphe Méliès¹⁴, Cohl égratigne ses « bêtes noires ». Aussi représente-t-il Napoléon III, réduit à solliciter l'aumône, avec pour commentaire : « Un aveugle par Ac-Sedan ». Il s'en prend aussi à quelques autres personnages, hélas bien vus du régime en place, ce qui lui vaut d'être convoqué par Dame Anastasie¹⁵ à plusieurs reprises.

Cohl est timide. Il a balbutié quelques objections, disant, avec raison, que la censure voulait bien autoriser toutes les « saloperies » pornographiques d'un tas de journaux dégoûtants, et interdisait les dessins politiques, peu ou prou dangereux¹⁶.

André Gill forme son disciple dans une tradition critique et provocatrice envers les gouvernants. Si la Commune de Paris n'a pas touché directement Cohl en raison de son jeune âge, en 1871, elle transpire malgré tout dans la formation qu'il reçoit de son maître, à qui il porte une admiration sans bornes¹⁷. Durant la Commune, Gill fait partie de la Commission des artistes de la Fédération des artistes de Paris et reçoit le titre de conservateur du musée du Luxembourg sous la direction de Gustave Courbet, alors président de la commission des musées et délégué aux beaux-arts. À cette implication politique liée à la révolution populaire se joignent ses différentes amitiés libertaires telle celle de son voisin Jules Vallès,¹⁸ pour qui il illustrera plusieurs numéros du journal *la Rue*¹⁹ quelques années avant la Commune,

11 Paul Vivien, « L'Hydropathe Émile Cohl », *l'Hydropathe* (2^e année) n° 6, le 5 avril 1880, p. 2.

12 *Id.*

13 Anonyme, « Émile Cohl », *Tam-tam*, 4 avril 1880, p. 3.

14 Cf. « Le char de l'État » réalisée par Georges Méliès (Géo Smile) représentant le général Boulanger, *la Griffre* du 28 novembre 1889.

15 La censure était surnommée Dame Anastasie en raison d'une représentation, devenue par la suite classique, d'une vieille femme laide munie d'énormes ciseaux.

16 Anonyme, « Émile Cohl », *la Nouvelle Lune*, 26 septembre 1880, p. 2.

17 Émile Cohl a appelé sa fille et son fils Andrée et André, en référence à Gill.

18 « J'habitais alors la rue d'Assas, dans une maison en briques, un étage au-dessous du logement de Vallès, qui serait bien l'homme le plus tendre, le plus spirituel, le plus charmant et éloquent du monde, n'était la manie qui le tient de ne se croire à l'aise que dans la fumée des batailles [...]. On allait de l'un chez l'autre, on avait de grands rires, des espoirs fous. », André Gill, *Vingt années de Paris*, Paris, Marpon et Flammarion, 1883, p. 4.

19 André Gill collaborera au journal de Vallès, *la Rue*, entre le 1^{er} juin 1867 et le 11 janvier 1868.

et avec qui il entretiendra une longue correspondance jusqu'à sa mort²⁰.

Des Hydropathes aux Fumistes

En dehors de l'esprit libertaire qui se communique au jeune Cohl à travers les enseignements et les prises de positions d'André Gill, celui-ci entre dans le cercle des Hydropathes²¹, un mouvement artistique ayant à sa tête Émile Goudeau²². Ce dernier met en pratique « la bohème » entrée dans le langage courant depuis le roman d'Henri Murger²³, et déjà décrite par l'auteur de la *Comédie humaine* :

Émile Cohl, « l'hydropathe André Gill », *l'Hydropathe*, c. 1880

1895 /
n° 53
décembre
2007

43

Ce mot de bohème vous dit tout. La bohème n'a rien et vit de ce qu'elle a. L'espérance est sa religion, la foi en soi-même est son code, la charité passe pour être son budget. Tous ces jeunes gens sont plus grands que leur malheur, au-dessous de la fortune, mais au-dessus du destin. Toujours à cheval sur un si, spirituels comme des feuilletons, gais comme des gens qui doivent,

²⁰ Cf. André Gill, *Correspondance et mémoires d'un caricaturiste*, Paris, Champ Vallon, 2006.

²¹ Mouvement initié par Émile Goudeau : « Ce n'est point en 1884, mais en octobre 1878 que la société des Hydropathes fut fondée par quelques poètes, peintres, musiciens, entourés d'amateurs et d'étudiants. En 1884, elle fut simplement reconstituée, englobant les Hirsutes, qui avaient pris sa suite en 1883. », Cf. Émile Goudeau, *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 1887.

²² Émile Goudeau (1849-1906) est journaliste, romancier et poète. Cousin germain de Léon Bloy, il fonde le cercle des Hydropathes la même année qu'il publie *Fleurs du bitume*. Par la suite, il sera connu pour plusieurs de ses textes comme *Poèmes ironiques* (1884), son roman *la Vache enragée* (1885), ou encore *Poèmes parisiens* (1900).

²³ « Aujourd'hui comme autrefois, tout homme qui entre dans les arts sans autre moyen d'existence que l'art lui-même, sera forcé de passer par les sentiers de la bohème. [...] Nous ajouterons que la bohème n'existe et n'est possible qu'à Paris. [...] ceux-là, c'est la race des obstinés rêveurs pour qui l'art est demeuré une foi et non un métier, gens enthousiastes, convaincus ; à qui la vue d'un chef-d'œuvre suffit pour donner la fièvre, et dont le cœur loyal bat hautement devant tout ce qui est beau, sans demander le nom du maître et de l'école. Cette bohème-là se recrute parmi ces jeunes gens dont on dit qu'ils donnent des espérances, et parmi ceux qui réalisent les espérances données, mais qui, par insouciance, par timidité, par ignorance de la vie pratique, s'imaginent que tout est dit quand l'œuvre est terminée et attendent que l'admiration publique et la fortune entrent chez eux par escalade et avec effraction. Ils vivent pour ainsi dire en marge de la société, dans l'isolement et l'inertie. [...] Nous avons autrefois connu une petite école composée de ces types si étranges qu'on a peine à croire à leur existence ; ils s'appelaient les disciples de l'art pour l'art. », Henri Murger, *Scènes de la vie de bohème*, Paris, Michel Lévy Frères, 1851, p. 6.

oh ! ils doivent autant qu'ils boivent ! enfin, et c'est là où j'en veux venir, ils sont tous amoureux, mais amoureux ? [...] Éclectiques par excellence en amour, ils vous servent une passion comme une femme peut la vouloir ; leur cœur ressemble à une carte de restaurant, ils ont mis en pratique, sans le savoir et sans l'avoir lu peut-être, le livre de l'Amour par Stendhal ; ils ont la section de l'amour-goût, celle de l'amour-passion, l'amour-caprice, l'amour cristallisé, et surtout l'amour passager²⁴.

Le cercle des Hydropathes est une société de jeunes artistes du Quartier latin, poètes, peintres,

Cabriol [Georges Lorin], « Émile Cohl », *l'Hydropathe*, 5 avril 1880

musiciens, artistes dramatiques, qui se réunissent pour déclamer des vers, ou encore jouer de la musique. Goudeau dira d'elle dans *le Pierrot* du 6 juillet 1888, que « c'était une armée en marche, une armée de poètes » rassemblant « des gars coiffés d'espérances, vêtus de jeunesse, chaussés de courage » qui entraient dans la vie « portant l'oriflamme de leurs vingt ans, une oriflamme qui claquait au vent, sous le soleil fou ». Comme l'auteur des *Fleurs du bitume* l'expliquera, « la grande route de la bohème s'ouvraient devant eux, et ce fut avec des chansons poussées à pleine gueule que ces vaillants firent leurs premiers pas²⁵ ». La fondation du groupe a lieu le 5 octobre 1878 dans le café de la Rive gauche, au coin de la rue

Cujas et du boulevard Saint-Michel. Autour d'Émile Goudeau se trouvent alors les artistes Abram, Georges Lorin, Rives et Maurice Rollinat. Une semaine plus tard, le 11 octobre 1878, se déroule la séance publique inaugurale des Hydropathes qui rassemble déjà soixante-quinze personnes. La seconde séance du 18 octobre en comptera plus de cent. Jules Jouy témoigne de la rapide croissance du groupe dans *le Tintamarre* du 2 février 1879 qui accueille le « dessus du panier artistique et littéraire²⁶ » avec Monselet, Paul Arène, François Coppée, Maurice Rollinat, Coquelin Cadet, André Gill ou encore Francisque Sarcey. La première originalité du cercle découle de son nom : « Hydropathe ». Le *pathos* est un terme à la mode durant cette période baignant dans le pathologique et la névrose, quant au préfixe *hydro*, il rappelle non seule-

²⁴ Honoré de Balzac, *Un prince de la bohème*, op. cit., p. 99.

²⁵ Émile Goudeau, « Au bout de dix ans », *le Pierrot* n° 1, 6 juillet 1888, p. 2.

²⁶ Jules Jouy, « Les Hydropathes », *le Tintamarre*, 2 février 1879.

ment l'hydrothérapie²⁷ alors en vogue, mais aussi et surtout *les Buveurs d'eau* d'Henry Murger. Ces derniers artistes étant décrits par l'écrivain comme si pauvres qu'ils ne pouvaient se contenter que d'eau.

Il existait autrefois sous le nom singulier de Buveurs d'eau une petite société de jeunes gens qui, associant leurs espérances et leurs travaux, avaient entrepris de rétablir dans la vie d'artiste les traditions de travail indépendant et sérieux [...]. Les fondateurs de cette petite église solitaire avaient été poussés au-devant les uns des autres par le hasard des grandes villes. Tous enfants de familles pauvres, ils avaient commencé de bonne heure l'apprentissage des privations²⁸.

Émile Goudeau est à l'origine de cette appellation singulière, l'explication qu'il développe dans ses mémoires intitulées *Dix ans de bohème*, est par ailleurs confirmée par Jules Lévy dans son ouvrage consacré aux Hydropathes²⁹. D'après Émile Goudeau :

Un soir quelques jeunes gens entendirent dans un concert une valse de Gungl' intitulée *Hydropathen-valsh*. Dans leur ignorance de l'allemand, ces jeunes gens s'imaginèrent que c'était la valse des hydropathes, et que les hydropathes devaient être – en allemand – des animaux fantastiques à pattes de cristal. Car la valse de Gungl' faisait ruisseler ses notes, cristallines comme un tintinnabulum de verres à champagne. Mais dès que l'on voulut se servir du mot hydropathe auprès de gens qui en ignoraient la provenance, ce fut un chaos d'interprétations, controverses, gloses et scholies. D'après Littré, c'est le doucheur, le monsieur qui fait de l'hydrothérapie, d'après M. Sarcey, c'est le buveur d'eau, l'homme qui souffre, supporte l'eau ; pathéin, hudor, de l'eau, mais pour la plupart des hydropathes, gens très modernes, peu habitués à la fade liqueur, cela veut dire : pathéin souffrir, être malade, hudor, de l'eau – hydrophobes – la rage en moins³⁰.

27 « Selon Littré, c'est un terme médical approximatif qu'on utilise pour plaisanterie. Il est déjà glosé dans *les Aventures de Jérôme Paturot*, où l'hydropathie est définie comme « l'art de guérir les humains avec de l'eau claire » (1842). Le terme désigne enfin par allusion le monstre apparemment invincible dont la tête repousse chaque fois qu'on la tranche, c'est-à-dire, sur le mode ironique : l'Hydre de la Révolution, de l'anarchie. », Daniel Grojnowski, *Aux commencements du rire moderne*, Paris, José Corti, 1997, p. 44.

28 Henry Murger, *les Buveurs d'eau*, Paris, Éditions d'aujourd'hui, 1985, p. 5

29 « Un soir qu'il flânait au concert Besselièvre qui se trouvait aux Champs-Élysées, il entendit une valse allemande d'un compositeur du nom de Gungl', cette valse avait pour titre *Hydropathen-valsh*, elle avait été composée pour les soirées d'un établissement thermal et Goudeau qui était un savant helléniste avait trouvé dans l'étymologie grecque, *udor patein*, une analogie avec son propre nom patronymique. Il en avait été frappé et le nom d'Hydropathe était né. », Jules Lévy, *les Hydropathes*, Paris, André Delpeuch éditeur, 1928, p. 6.

30 Émile Goudeau, *Dix ans de bohème*, Paris, Librairie illustrée, 1888 (Champ Vallon, 2000, p. 324).

Goudeau, d'après Georges Lorin, imaginait avec ce terme un oiseau à pattes de verre, élément fantastique et insensé qui correspondait parfaitement pour lui au groupe d'artistes qu'il avait fondé³¹. Le ton est donc donné. À l'image d'*Un prince de bohème*, « ils déchargent le trop plein de leur esprit, à l'étroit durant le reste de l'année, en des inventions plus ou moins drolatiques³² ». L'hydropathie s'avère une libération de parole, un grain de folie salutaire face aux lendemains gris et ternes de la guerre de 1870 et aux traumatismes laissés par l'écrasement de la Commune de Paris. Selon Daniel Grojnowski³³, le rire reste un des éléments majeurs employés par le cercle, un rire nouveau prémice du *nonsense* anglo-saxon. La société de la III^e République est alors perçue comme une vaste scène théâtrale, une mystification, que l'on peut à loisir critiquer, remettre en question à coup de calembours, de parodies, ou de caricatures. Cet aspect de l'hydropathie s'inspire fortement d'André Gill, et rejoint là encore la vision de Balzac d'une bohème « très insolente » vis-à-vis du « pouvoir moderne³⁴ ». L'ordre établi et la morale bourgeoise sont mis à mal à travers la dérision et l'illogisme.

L'organisation autogestionnaire du cercle des Hydropathes imite les cercles littéraires d'alors, tout comme le mouvement Incohérent le fera, quelques années plus tard, avec les salons de peinture. Goudeau tient une sonnette qu'il fait retentir pour obtenir le silence dans une salle le plus souvent surchargée et dissipée. Cette sonnette, objet insignifiant, est déclarée primordiale dans les premiers articles de l'acte fondateur du mouvement : « Art. 1. L'assemblée des Hydropathes se compose de la sonnette du président Émile Goudeau. Art. 2. La susdite sonnette est chargée de faire appliquer le présent décret³⁵. » Au sein des assemblées, on évite, pour des raisons policières, les déclarations politiques directes, opinions que l'on préfère réserver aux publications sous couvert de caricatures ou de poésie. De la même manière, on laisse de côté les partis pris esthétiques qu'ils soient naturalistes, parnassiens ou romantiques. Les écoles ou courants ne doivent pas être visibles dans le cercle car tout le monde se revendique de l'utopie Hydropathe. Tout y est performance et spectacle, de la récitation de poème au concert, en passant par le monologue. Ces jeunes

31 « L'hydropathe est un animal canadien, qu'on trouve sur les bords du fleuve Saint-Laurent, dont il contemple éternellement les eaux, sans jamais y mettre le bec. L'hydropathe ne boit pas. Sa tête est en silex, ses yeux en corindon vert. Ses pieds en forme de spatules arrondies sont en cristal et laissent sur la neige des empreintes analogues à celles qu'y laisseraient des culs-de-bouteille d'un relief effacé. Les chasseurs recherchent beaucoup cet animal, dont ils tirent un grand profit. Ils lui coupent les pattes et les vendent à des fabricants de cristalleries qui les adaptent aux flûtes à champagne en guise de soutien. », Georges Lorin, « Les Hydropathes », *la Lune rousse*, 12 janvier 1879, p. 2.

32 Honoré de Balzac, *Un prince de la bohème*, op. cit., p. 99.

33 Daniel Grojnowski, *Aux commencements du rire moderne*, op. cit.

34 Honoré de Balzac, *Un prince de la bohème*, op. cit., p. 99.

35 Jules Jouy, « Blagues hydropathesques : Décret », *l'Hydropathe* n° 2, 5 février 1879, p. 4.

artistes n'attendent pas que l'on vienne les chercher pour les « reconnaître », ils créent eux-mêmes l'événement. Pour faire partie du cercle, il suffit alors d'adresser sa demande à Goudeau, préalablement signée par deux parrains³⁶. Émile Cohl, d'après les sources que nous avons, y fait son entrée dans le courant de 1879, parrainé par Gill.

Le 22 janvier 1879, suite à la huitième séance, paraît le premier numéro du journal *l'Hydropathe*. André Gill collabore à ce titre consacré à Émile Goudeau³⁷ alors qu'il sera peu présent dans les autres numéros. Gill, considéré comme un des premiers artistes Hydropathes, sera par ailleurs l'objet du second numéro de la revue³⁸. Le premier article d'Émile Cohl, écrit en collaboration avec Paul Vivien, paraît dans le numéro 20, en octobre 1879³⁹. Dans le même temps, il succède à Paul Allais, Paul Parent, A. Sarbel et Jules Jouy au poste de secrétaire de rédaction du journal. Sa présence est signalée à partir de la réunion du 7 octobre (dont il fera le compte-rendu dans *le Gavroche* du 11 octobre 1879), jusqu'à fin juin 1880, date du rassemblement de clôture des Hydropathes. Chaque publication est consacrée à une personnalité du mouvement⁴⁰. Émile Cohl aura la sienne le 5 avril 1880. En dehors de l'article écrit avec Paul Vivien dans le numéro 20, il produit plusieurs autres textes intitulés « La presse satirique » accompagnés d'une caricature⁴¹. *L'Hydropathe* se transforme par la suite en une autre publication, le *Tout-Paris*, dans lequel, en alternance avec Sapeck, autre disciple de Gill, il dessine les « portraits charges » des couvertures⁴². Portraits conçus dans la tradition de Gill, comme dans *les Hommes d'aujourd'hui* où celui-ci confiait dès 1878 à ses disciples

36 Demande à adresser au bureau du journal *l'Hydropathe*, 50 rue des Écoles. Le droit d'entrée est de 3 francs, la cotisation de 2 francs par mois.

37 André Gill, « Horoscope », *l'Hydropathe* n° 1, 22 janvier 1879, p. 3.

38 *L'Hydropathe* n° 2, 5 février 1879.

39 Émile Cohl, Paul Vivien, « La presse satirique, *Gringoire* », *l'Hydropathe* n° 20, 28 octobre 1879, pp. 2-3.

40 Émile Goudeau (n° 1, 22 janvier 1879), André Gill (n° 2, 5 février 1879), Félicien Champsaur (n° 3, 19 février 1879), Coquelin Cadet (n° 4, 5 mars 1879), Charles Cros (n° 5, 20 mars 1879), Sarah Bernhardt (n° 6, 5 avril 1879), Charles Lomon (n° 7, 20 avril 1879), Maurice Rollinat (n° 8, 5 mai 1879), Alfred Le Petit (n° 9, 15 mai 1879), Auguste Vacquerie (n° 10, 1^{er} juin 1879), Luigi Loir (n° 11, 12 juin 1879), Achille Mélandri (n° 12, 25 juin 1879), Raoul Fauvel (n° 13, 10 juillet 1879), Charles Frémine (n° 14, 25 juillet 1879), Charles Leroy (n° 15, 5 août 1879), Grenet-Dancourt (n° 16, 20 août 1879), Talien (n° 17, 7 septembre 1879), Alphonse Lafitte (n° 18, 25 septembre 1879), Tolbecque (n° 19, 15 octobre 1879), Émile Taboureaux (n° 20, 28 octobre 1879), Georges Moynet (n° 21, 10 novembre 1879), Guy Tomel (n° 22, 25 novembre 1879), Eugène Le Mouel (n° 23, 10 décembre 1879), Villain (n° 24, 31 décembre 1879), Gustave Rivet (n° 1 (seconde année), 15 janvier 1880), Alphonse Allais (n° 2, 28 janvier 1880), Félix Galipaux (n° 3, 8 février 1880), Léon Valade (n° 4, 26 février 1880), Sapeck (n° 5, 15 mars 1880), Émile Cohl (n° 6, 5 avril 1880), Joseph Renot (n° 7, 25 avril 1880), Maurice Petit (n° 8, 12 mai 1880).

41 N° 21, « La presse satirique, Alfred Delilia », p. 3 ; n° 22, « La presse satirique, Georges Lorin », p. 3 ; n° 23, « La presse satirique, Pierre Véron », p. 3 ; n° 5 (seconde année), « La presse satirique, M. Irlande », pp. 3-4 ; n° 6, « La presse satirique, Pirouette », p. 3 ; n° 7, « La presse satirique, Pierre Infernal (Léo Trézenik) », p. 3 ; n° 8, « La presse satirique, Beausapin (Deslinières) », p. 3.

42 « Démissionnariat d'un an » (portrait charge de Coquelin Aîné), *Tout-Paris* n° 12, 13 juin 1880, p. 1, « Gill et le Luxembourg » (portrait charge), *Tout-Paris* n° 13, 26 juin 1880, p. 1.

1895 /
n° 53
décembre
2007

47

Émile Cohl
Émile Cohl et la bohème

Émile Cohl, « André Gill à Charenton »,
le Courrier français, janvier 1883

Henri Demare, Cohl, Luque ou Coll-Toc, le soin de le remplacer. En l'espace de quelques mois, Cohl travaille pour les journaux de Gill, *la Lune rousse* et *la Petite Lune* et collabore à de nombreux titres dont *le Gavroche*, *le Grelot*, *le Don Quichotte*, *l'Amusant*, *le Carillon*, *le Charivari*, *les Hommes d'aujourd'hui*, ou encore *le Courrier français*. Alors qu'il apprend les différentes techniques de la caricature dans l'atelier du « patron⁴³ », il devient dès la fin juin 1879, secrétaire de rédaction du *Gavroche*. Dans ce grand cercle qu'est la bohème, Cohl passe de journal en journal, et dès qu'une nouvelle publication vient à naître, il fait partie des collaborateurs attirés. Lorsque Paul Vivien, en février 1882, reprend la direction de *la Presse parisienne*, *cosmopolite*, *polyglotte*, pour le transformer en *Journal satirique, littéraire et financier*, il fait appel à Cohl, chargé de dessiner pour les unes les portraits de leurs contemporains.

Les Hydropathes se distinguent aussi par l'entremise du vêtement, Gill affectionne les chapeaux et durant ces années, Cohl se donne un style qui, d'après Félicien Champsaur⁴⁴, est à rapprocher de Rochefort⁴⁵ avec menton pointu, moustaches et barbiche. Dans cette période créative et euphorique, on se lance des bons mots comme des défis qui parfois tournent mal. Cohl n'échappe pas à la règle et en décembre 1880, une violente discussion autour d'enjeux artistiques l'oppose à Jules Jouy. Le 12 décembre, un duel à l'épée de combat est organisé à la frontière suisse⁴⁶. Cohl touche Jouy au poignet qui à son tour le blesse à l'épaule. Le duel s'arrête là, et les deux Hydropathes redeviendront amis. Aux Hydropathes succèdent les Jemenfoutistes, puis en septembre 1881, toujours à l'initiative d'Émile Goudeau leur sont substitués les Hirsutes⁴⁷, rejoints de nouveau par Émile Cohl.

⁴³ Nom donné à Gill, Paul Vivien, « L'Hydropathe Émile Cohl », art. cit, p. 2.

⁴⁴ Félicien Champsaur, « Le Quartier latin », *le Figaro*, 8 octobre 1879, p. 5.

⁴⁵ Henri Rochefort (1830-1913), journaliste créateur de *l'Intransigeant*.

⁴⁶ Patrick Biau, *Jules Jouy, le « poète chourineur »*, Paris, Biau, 1997, p. 46.

⁴⁷ Les Hirsutes (1881-1883) créés à partir de l'idée de Maurice Petit. « Les Hydropathes disparus, vinrent les Hirsutes. [...] C'étaient des jeunes gens qui avaient des cheveux, tellement de cheveux qu'ils pouvaient les vendre – nettoyés – aux coiffeurs comme cheveux pour dames. [...] Ils campèrent une année à Montmartre, dans le pittoresque et extraordinaire cabaret : *le Chat noir* », Félicien Champsaur, « Dix ans après », *le Figaro*, 26 octobre 1889, p. 3

Cette même année, André Gill a publié un recueil de poèmes intitulé *la Muse à bibi* dont la préface affiche un ton Hydropathe⁴⁸. Mais le « patron » commence à perdre pied. Séjournant en Belgique, il est victime d'une crise de folie en octobre 1881. Jules Vallès sera contraint d'aller le chercher et de le ramener en France où il est interné à l'asile de Charenton pour trois mois. Alors que « l'illustre » Sapeck, disciple du maître, crée le groupe des Fumistes, nihilisme joyeux mêlant le sens de l'absurde à la clairvoyance, décrit par Goudeau comme une « espèce de folie intérieure se traduisant au-dehors par d'imperturbables bouffonneries⁴⁹ », ce dernier conduit la bohème vers le nouveau lieu du Chat noir,⁵⁰ inauguré par son créateur Rodolphe Salis en novembre 1881. Le titre poétique, rempli de tout le mystère de Poe, réussit à faire déménager les bohèmes du Quartier latin pour Montmartre.⁵¹ *Le Chat noir*, au début de l'année 1882, devient le titre d'une nouvelle publication en vogue, dirigée par Georges Auriol.

1895 /
n° 53
décembre
2007

Mort d'André Gill, naissance des Incohérents

Émile Cohl collabore toujours à de nombreux journaux, il est en particulier rédacteur en chef d'un journal intitulé *le Masque*, mais ne manque pas de s'occuper de Gill. Ce dernier, de sa cellule de Charenton, lui écrit souvent pour lui demander quelque service.

Mon cher Cohl,

Je vous serais vivement obligé de réclamer de M. Charpentier, 13 rue de Grenelle Saint-Germain le manuscrit de *la Muse humaine* et de me l'apporter. Je vous en indiquerai immédiatement le placement. Le plus tôt possible S.V.P vous êtes sûr de trouver Charpentier chez lui tous les matins de 10 heures à 11 heures du matin. Je vous attends impatiemment et vous remercie d'avance.

Cohl, 36 bd Henri IV, près de la place de la Bastille, Paris⁵²

⁴⁸ « Celui qui a écrit ce livre n'existe pas. C'est-à-dire qu'il se manifeste partout : partout, nulle part, nulle part et en tout. Tout est rien, rien est tout : toutou. Pauvre chien ! », André Gill, *la Muse à bibi*, Paris, Marpon et Flammarion, 1881.

⁴⁹ Daniel Grojnowski, Bernard Sarrazin, *l'Esprit fumiste*, Paris, José Corti, 1990, p. 20.

⁵⁰ 84, boulevard Rochechouart.

⁵¹ André Velter, *les Poètes du Chat noir*, Paris, Gallimard, 1996, p. 12.

⁵² André Gill à Émile Cohl (début 1882), lettre autographe, Institut néerlandais-Fondation Custodia Paris, collection Frits Lugt, cote Gill. A (Anc. Collec. Georges Charpentier Saint-Mandé).

Dès février 1882, André Gill libéré de l'asile part à Monaco « se refaire » une santé, mais semble toujours soucieux quant à ses publications :

Mon cher Cohl,

Je viens vous demander un service important dont vous seul, je crois, aurez la complaisance. D'août à octobre dernier, les journaux *le Figaro*, *l'Événement*, *la Nouvelle Lune*, *Gil Blas*, d'autres encore, ont publié des vers de moi. Au moment de mettre en pages mon volume pour Charpentier, ces pièces me manquent, car, avec ma négligence habituelle, je n'en ai pas gardé copie. Pouvez-vous prendre la peine de passer à ces divers journaux et d'en feuilleter les collections à la date indiquée, puis de vous en faire délivrer les numéros intéressés à mon livre ? Vous me les adresseriez au plus tôt à Monaco où je suis jusqu'en mars. Hôtel de Paris. Mille remerciements affectueux par avance⁵³.

En mai 1882, suite à une autre crise, Gill est de nouveau interné. Cette même année, malgré la tristesse des événements, Émile Cohl s'est associé aux Incohérents, créé à l'instigation de Jules Lévy. Leur première manifestation se déroule le 2 août et présente une « exposition de dessins exécutés par des gens qui ne savent pas dessiner⁵⁴ ». Le groupe perdure jusqu'en 1887 se réunissant lors de bals annuels ou au cours d'expositions rivalisant de fantaisie et d'imagination. Au cabaret du Chat noir, ils mettent en scène des monologues de Charles Cros, les contes et fables-express d'Alphonse Allais, une farce de Jarry et des trucages d'images d'Émile Cohl, qui réduisent la raison à l'impuissance. Le non-conformisme, soigneusement cultivé depuis les Hydropathes, lorsqu'il est repris par les Incohérents, s'est doublé d'une critique sociale et politique, à l'image de l'enseignement de Gill. Les manifestations Incohérentes peuvent être comparées au radicalisme anarchiste de la période⁵⁵. Toutefois, le mouvement, s'il participe aux diverses forces de subversion, se cantonne, sauf exceptions, dans la mise en cause de l'ordre symbolique. L'anarchisme d'alors considère le vers libre comme un instrument d'émancipation et l'écriture comme le lieu des ruptures⁵⁶ et souhaite faire, en quelque sorte, œuvre « révolutionnaire » par le biais culturel. Félix Fénéon, critique de renom et admirateur des Incohérents, est une des figures importantes

⁵³ André Gill à Émile Cohl, Monte-Carlo, février 1882. Lettre publiée par Émile Cohl dans *l'Écho de Paris* du 7 mai 1885.

⁵⁴ Catherine Charpin, *les Arts incohérents*, Paris, Les Dossiers du musée d'Orsay, p. 15

⁵⁵ « Une phrase énigmatique d'Erik Satie, un coq-à-l'âne d'Alphonse Allais, un raisonnement de Jarry, font peut-être plus qu'un brûlot anarchiste ou libertaire pour l'effondrement des valeurs traditionnelles. », Daniel Grojnowski, Bernard Sarrazin, *l'Esprit fumiste*, op. cit., p. 37.

⁵⁶ Citons Bernard Lazare, écrivain symboliste et anarchiste, ayant participé à nombre de revues littéraires partageant le point de vue du vers libre : *l'Art social* (1896), *la Revue blanche* (1894), *la Grande Revue* (1899), etc.

de cet anarchisme artistique⁵⁷, le critique Gérôme ne s'y trompera pas lorsqu'il qualifiera les Incohérents « d'anarchistes de l'art⁵⁸ ». Pour attaquer les symboles nationaux, les Incohérents ont un drapeau « rouge (en lien à la Commune), surmonté d'un aigle, ailes déployées, et serré de fleurs de lis d'or, et un lapin sur une toile de fond, un boudiné et une dame du plus pur "ah" causent en buvant des bocks. De la bouche du monsieur part un cordon qui s'attache au cou du lapin vivant, qui grignote des carottes dans une cage installée devant le tableau⁵⁹ ». Cohl contribue à ces comiques absurdités. Durant cette année 1882, il écrit d'autre part avec Cahen et Norès des pièces de théâtre⁶⁰ qui se jouent à la galerie du théâtre français et au théâtre-concert de la Scala.

Anonyme, André Gill, c. 1883

Cohl soutient comme il peut Gill, toujours enfermé à Charenton. Il n'a pu s'opposer à la vente par adjudication des biens de Gill et le 16 janvier 1883, les précieux tableaux ont été dispersés. Il intercède auprès des uns et des autres, et semble-t-il, en vain.

Mon cher Cohl,

Si vous voyez le directeur de Charenton, voudrez-vous lui faire part de mon désir d'obtenir une chambre pour essayer de m'y remettre à un travail qui, peut-être, me relèverait l'intelligence.

Bien merci d'avance et tout à vous⁶¹.

⁵⁷ « Il participa intimement aux trois grands mouvements qui appelaient le changement dans la société et dans les arts : la littérature symboliste, la peinture post-impressionniste et l'agitation anarchiste pour le droit des travailleurs », Jean Ungersma Halperin, *Félix Fénéon, art et anarchie dans le Paris fin de siècle*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 14 et 23.

⁵⁸ « M. Gérôme donna la première définition des Arts incohérents : « Les Incohérents sont les anarchistes de l'art » [...] L'incohérence est le tremblement de terre de l'esprit. M. Gérôme y voyait une explosion de dynamite : tout dépend du point de vue. », Émile Goudeau, « Les Incohérents », *la Libre Revue*, 15 mars 1887, p. 5.

⁵⁹ Félix Fénéon, « Les Arts incohérents », *la Libre Revue*, novembre 1883, p. 68.

⁶⁰ A. Cahen, E. Cohl, E. Norès, *Plus de têtes chauves !*, Paris, Tresse éditeur, 1882, ainsi que *Auteur par amour* (opérette en 1 acte), Paris, Bathlot, septembre 1882.

⁶¹ André Gill à Émile Cohl, mai 1883, lettre autographe, Institut néerlandais-Fondation Custodia Paris, collection Frits Lugt, cote Gill. A (Anc. Collec Georges Charpentier Saint-Mandé).

Il écrit à Victor Hugo, sollicitant son aide, le 20 juillet 1883.

Maître,

Un de vos enfants, un de vos admirateurs les plus sincères, André Gill, gémit toujours à Charenton. Une souscription a été ouverte dans le but de lui procurer une chambre pour travailler. Nombre d'amis ont répondu à cet appel : mais votre nom sur la liste des souscripteurs procurerait un effet immense et nous ouvrirait bien des portes [...]. Dans l'espoir d'une réponse favorable⁶².

Rien n'atteste que Victor Hugo ait répondu à cet appel désespéré de Cohl. Gill n'obtient pas de nouvelle cellule.

Mon cher Cohl.

Puisque vous êtes décidé à chercher les moyens de m'être utile, agréable et d'y employer les ressources que vous recouvrierez assurément si vous vous occupez activement de toucher mes droits d'auteur chez Peragallo, le prix de mes tableaux chez les divers acheteurs, le total des souscriptions amicales que vous avez réunies [...]. Donc, si vous pouvez épargner une somme sur l'argent qui vous viendra, gardez-le-moi, ou déposez-le chez quelque loyal dépositaire et tirez de lui un reçu que vous m'apporterez. Autre chose : plus tôt vous viendrez, plus je serai heureux que vous me fassiez changer ma chambre pour une autre à la première division, dont je serais réellement le maître et dont j'aurais la clé, car, pour celle que j'ai, elle appartient plutôt à un ignoble bourreau de valet qui ne m'y laisse entrer, ni coucher, travailler que lorsque bon lui semble, qui m'em... de sa présence aussitôt que j'ai une visite. Je désire donc être débarrassé de cet imbécile qui ferait tout son possible pour m'empêcher d'être gracié et renvoyé de Charenton à Paris. Voilà qui est convenu, mon cher Cohl, si vous venez demain, dimanche, comme j'y compte, tâchez de m'apporter quelque chose de passable à manger : une demi-douzaine de tablettes de chocolat, un pot de confitures, quelque galette de la porte Saint-Denis, vous connaissez les bonnes maisons. Mille fois merci et tout à vous avec mille poignées de main affectueuses par avance. À demain. Tout à vous⁶³.

Dans le même temps, le caricaturiste poursuit son œuvre et présente plusieurs toiles lors de l'exposition des Arts incohérents du 15 octobre au 15 novembre à la galerie Vivienne⁶⁴. Des

⁶² Émile Cohl à Victor Hugo, le 20 juillet 1883, lettre autographe conservée à la Maison de Victor Hugo, Paris (Classeur « Gill-Girardin »).

⁶³ André Gill, *Correspondance et mémoires d'un caricaturiste*, Paris, Champ Vallon, 2006, p. 219.

⁶⁴ Au 55-59, galerie Vivienne.

artistes comme Sta, Sapeck⁶⁵ et Gray, ce dernier ayant inspiré Méliès, portent une grande partie du succès de l'exposition. Les toiles présentées illustrent pour la plupart des calembours, tels que « Une trompette sous un crabe » en hommage à Victor Hugo, ou encore en forme de boutade patriotique « Comment on prend Son-Tay à la française⁶⁶ ». Dans une chronique de *la Libre Revue*, créée par Félix Fénéon en collaboration avec Verlaine, Leconte de Lisle et Barbey d'Aureville, le critique rappelle que « M. Jules Lévy vient de réussir, galerie Vivienne, tout ce que les calembours les plus audacieux et les méthodes d'exécution les plus imprévues peuvent enfanter d'œuvres follement hybrides à la peinture et à la sculpture ahurie⁶⁷ ». Si l'Incohérence pouvait sembler une farce gratuite et totalement désinvolte, il suffit de s'en approcher pour constater qu'il n'en est rien. En effet, derrière l'aspect ludique du mouvement, se cache un message politique dirigé vers le grand public. Fénéon dans son article souligne que l'exposition organisée par Lévy a été réalisée au bénéfice des pauvres de Paris, l'argent gagné devant profiter aux plus démunis⁶⁸. D'abord le 24 novembre puis le 15 décembre, Cohl présente, rue Vivienne, les œuvres de Gill qui ont échappé à la liquidation de l'atelier : soit cent vingt peintures et dessins et plus de deux cent cinquante caricatures. Deux souscriptions, ouvertes par l'éditeur Marpon et patronnées l'une par *le Réveil* et Jules Vallès, l'autre par *Gil Blas* et Jean Richepin, produisent quelques quatre mille francs⁶⁹. Cohl restera fidèle à Gill, jusqu'à la fin, alors que les disciples en Incohérence, tels Olivier Métra, Richepin et Jouy, ont fini par désertir Charenton, le laissant seul dans ses fonctions de garde-malade.

1895 /
n° 53
décembre
2007

53

65 Sapeck (de son vrai nom Bataille) fut un des artistes les plus représentatifs de l'esprit Hydropathe et Incohérent. À la fois avocat et dessinateur, il fut le second disciple de Gill avec Cohl. Il fonda par ailleurs, en compagnie d'Alphonse Allais et de Jules Jouy, le journal *l'Anti-Concierge* en 1881, organe officiel de la défense des locataires au ton volontairement anarchiste. Dans plusieurs articles du *Libertaire* de 1924, certains textes rappelèrent le rapprochement du mouvement artistique des idées prônées par les libertaires. « Un jour, en raison de ne je sais quel méfait excentrique Sapeck fut appelé devant le commissaire de police du quartier de l'Odéon. [...] L'inculpé répond mais il garde son chapeau sur la tête [...]. L'accusé s'était rasé complètement la tête et il avait passé une couche de bleu au lieu et place de sa chevelure. Alors, devant la mine consternée de son juge et le plus naturellement du monde : "Que voulez-vous Monsieur, la vie n'est pas gaie... J'ai des idées noires... Et pour les égayer un peu, je me suis couvert d'azur." Une autre fois, habillé en jaune, il ameutait les badauds au Luxembourg et pour ce délit, il fut traduit en police correctionnelle. Moins d'une heure après le jugement, il réapparaissait de nouveau, mais vêtu en avocat cette fois. D'accusé il passait défenseur, au profond ébahissement de la galerie qui le reconnaissait. Hélas ! Comme Gill, Sapeck mourut fou. », Raymond Maygrier, *le Dernier Bohème*, Paris, Flammarion, 1895, p. 93 repris dans Georges Vidal, « Le Club artistique des Hydropathes », Paris, *le Libertaire*, 25 février 1924, p. 3.

66 En référence au Tonkin qui intéressait les banques et les sociétés minières qui voulaient empêcher la Chine d'y affirmer sa prépondérance : la prise de Son-Tay par les Français eut lieu en 1884.

67 Félix Fénéon, « Les Arts incohérents », art. cit., p. 68.

68 Id.

69 Jean Valmy-Baysse, *André Gill, l'impertinent*, op. cit., p. 220.

Mon cher ami Cohl,

Vous me feriez bien plaisir en m'apportant ou en me faisant apporter par un commissionnaire *la Légende de siècles* de Victor Hugo. [...] Et puis alors occuper de réunir les objets indispensables pour exécuter un beau portrait de M. Camescasse. Une toile tendue sur châssis à clefs : hauteur 1 m 80, largeur 1 m [...]. Au revoir donc, mon cher ami Cohl, j'espère vous voir jeudi, cette fois pour de bon. Mille compliments et mille remerciements d'avance dans l'espoir que vous saurez m'apporter tout ce que je vous demande.

André Gill - Des profondeurs de l'immonde enfer de Charenton – Saint-Maurice⁷⁰.

Le caricaturiste partage ses semaines entre son travail de dessinateur et journaliste, ses occupations Incohérentes et ses visites à l'hospice. En 1884, il s'est lancé dans la photographie et a ouvert, grâce à l'aide financière de Georges Lorin, un studio. L'entreprise périclité rapidement, mais elle lui permet toutefois d'illustrer de portraits photographiques l'ouvrage rédigé par L.-G. Mostrailles, intitulé *Têtes de pipes*⁷¹ et réunissant les adeptes du mouvement. En février 1885, l'annonce du décès de Jules Vallès semble précipiter la mort de Gill, qui s'éteint à son tour le 1^{er} mai 1885. Cohl exécute son portrait mortuaire avant que celui-ci ne soit inhumé au cimetière de Saint-Maurice. Cohl œuvre pour que Gill soit reconnu. Sous le pseudonyme de Véga, il collabore avec Armand Lods à un ouvrage qui lui est consacré⁷². Il lance encore une souscription pour offrir à Gill une tombe digne de lui. Des annonces passent en septembre 1887 dans le journal socialiste révolutionnaire *le Cri du peuple* créé par Vallès dans lequel Jules Jouy écrit à cette occasion une chanson spéciale pour le caricaturiste⁷³. Grâce à la souscription des « amis de Vallès » initiée par Séverine, le corps est transféré en octobre au Père-Lachaise⁷⁴. Il confie à cette dernière le soin d'une nouvelle souscription pour que le 28 avril 1895 soit érigé, à Montmartre, un buste à son effigie⁷⁵.

Cohl, bien que très affecté par le destin tragique de Gill, continue à s'associer aux manifestations créées à l'initiative des Incohérents. Il expose des toiles comiques à l'exposition de 1887 où figure « Une première communion de jeunes filles chlorotiques par un temps de neige » d'Alphonse Allais, mais aussi des envois de Caran d'Ache et de Félix Galipaux. Il y

⁷⁰ André Gill à Émile Cohl, Charenton, 26 avril 1884, lettre publiée par Cohl dans *l'Écho de Paris*, 7 mai 1885.

⁷¹ L.-G. Mostrailles, *Têtes de pipes*, Paris, Léon Vanier, Éditeur des Modernes, 1885.

⁷² Armand Lods, Véga, *André Gill, sa vie, bibliographie de ses œuvres*, Paris, Léon Vanier, 1887.

⁷³ « Du pouvoir bravant la foudre, il aimait les insurgés. Son esprit vaut bien la poudre, Peuple, des canons chargés. Du tien, son courage est proche, son crayon vaut ton fusil. Tire un gros sou de ta poche pour la tombe d'André Gill. », Patrick Biau, *Jules Jouy, le poète « chourineur »*, Paris, Biau, 1997, p. 156.

⁷⁴ Séverine succéda à Jules Vallès à la tête du journal *le Cri du peuple*.

⁷⁵ Charles Fontane, *André Gill, un maître de la caricature*, Paris, tome II, Ibis, 1927, p. 329.

Émile Cohl, portrait de Félix Galipaux,
Encore des galipettes, Paris, Marpon et Flammarion, s. d.

présente notamment un « Saint François et son torchon » auprès duquel il est précisé : « Il suffit de regarder le saint pendant vingt-quatre heures pour voir les yeux se fermer (les vôtres, bien entendu)⁷⁶ ». Alors que la rhétorique classique s'efforce de concilier discours verbal et iconique en vertu d'un projet partagé de représentation conforme, il s'agit désormais de mettre en conflit le mot et l'image, de faire en sorte qu'ils entretiennent des relations perverses afin de troubler à jamais la transparence du simulacre. La dérision et le caractère aberrant de toute représentation et de toute célébration sont mis partout en évidence. Comme l'expliquera Jules Lévy, « les Incohérents n'ont aucune prétention, ils ne sont ni plus malins ni plus spirituels que tous les gens qui s'occupent d'art d'une façon quelconque, qu'ils soient peintres, poètes, sculpteurs ou menuisiers⁷⁷ ». Les Hydropathes comme les Incohérents affirment que leur ambition est de lutter contre l'ennui et le pessimisme des décadents. Dans *les Hommes d'aujourd'hui*,

Cohl croque Verlaine en diable⁷⁸ soulignant l'orientation du poète taxée alors de « macabre » ou d'« Incohérent noir », inclination qui se transformera par la suite en style décadent. Dans cette classification colorée, Émile Cohl se situe parmi les « Incohérents bleus », de tendance joyeuse et optimiste, comme « l'illustre » Sapeck, à la suite de Jules Lévy⁷⁹.

Absurdité du cinéma

Cette gaieté créative acquise durant ces vingt ans de bohème, de 1878 à 1898, perdure dans son travail filmique. En effet, comment peut-on comprendre les dessins animés de Cohl sans cette connaissance préalable des cercles Hydropathes et Incohérents ? C'est dans cet esprit

⁷⁶ Daniel Grojnowski, « Une avant-garde sans avancée / les Arts incohérents 1882-1889 », Pierre Bourdieu (dir.), *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 40, Paris, novembre 1981, pp. 74-75.

⁷⁷ Jules Lévy, « L'Incohérence », Paris, *le Courrier français*, 12 mars 1885, p. 3.

⁷⁸ Pierre et Paul, « Paul Verlaine », Paris, *les Hommes d'aujourd'hui* n° 244, 1886, p. 3.

⁷⁹ Émile Goudeau, « Histoire de l'Incohérence », *Dix ans de bohème*, op. cit., p. 455.

singulier qu'il élabore en 1908 son premier dessin animé, *Fantasmagorie*⁸⁰. Les personnages et décors schématisés se détachent en trait blanc sur fond noir. L'histoire fantaisiste de « Fantoche » ne suit absolument aucune logique, et se compose uniquement de transformations de personnages animés sans cohérence apparente. La mise en scène pourrait avoir été inspirée par le théâtre d'ombres du Chat noir, où à partir de 1886, Henri Rivière présentait des saynètes absurdes faites de silhouettes blanches découpées sur fond noir⁸¹. Sources d'une inspiration ou d'une filiation affirmées lorsqu'il réalise *le Peintre néo-impressionniste* en 1910. Le film est imprégné d'humour Incohérent et l'invention des formes plastiques, en provoquant une cassure au sein de perceptions réalistes, produit un discours ironique sur la société. L'histoire décrit un peintre néo-impressionniste présentant à un acheteur des toiles monochromes qui rapidement s'animent. Chaque tableau fait penser aux œuvres proposées à l'exposition des Incohérents de 1883, par Alphonse Allais. Cohl en donne une nouvelle version en fonction des anciens titres fantaisistes⁸², bien que le plus souvent il illustre le plus fidèlement possible l'idée de base de chaque cadre. Ainsi la toile jaune présente un soleil souriant au visage d'André Gill, la toile verte un diable ventru buvant de l'absinthe, la toile rouge des cardinaux en forme de tomates... Émile Cohl rend ici, de manière claire, un hommage aux Incohérents et aux néo-impressionnistes, Paul Signac, Lucien Pissarro⁸³ ou Maximilien Luce⁸⁴. En joignant à la provocation et à la critique sociale dans la lignée de Gill, les innovations esthétiques des Hydropathes et des Incohérents, Émile Cohl, après l'extinction du mouvement en 1898, ne quittera pas réellement ce monde de la marge, et ses années de bohème se poursuivront dans un autre univers, celui du cinéma.

80 Le titre rappelle celui d'un dessin d'André Gill, faisant la couverture de *la Lune* du 3 juin 1866. Gill a évidemment été influencé par le physicien Robertson réalisant ses « Fantasmagories » en 1798 (art de faire apparaître des fantômes à l'aide d'illusions d'optique). Cf. Jean Valmy-Baysse, *André Gill l'impertinent*, op. cit., p. 50.

81 Henri Rivière fut l'initiateur avec Henry Somm du théâtre d'ombres du Chat noir, et le spécialiste des mises en scène, dont les décors et silhouettes découpées étaient très soignés. Cf. Marcel Lapierre, *les Cents Visages du cinéma*, Paris, Grasset, 1948, pp. 27 et 30 : « Sur un écran improvisé, il fait défiler un humoristique découpage de gardiens de la paix, tandis que sur l'estrade, Jules Jouy chante sa fameuse chanson des "Sergots". [...] Le théâtre d'ombres du Chat noir est inauguré officiellement en 1886 [...]. Des "ombres blanches" étaient ajourées et présentées sur fond noir. »

82 « Pour le rectangle noir, le titre était *Combat de nègres dans une cave pendant la nuit*. Pour le rectangle bleu, *Stupeur des jeunes recrues en apercevant pour la première fois ton azur bleu, ô Méditerranée !* Pour le rectangle vert, *Des souteneurs, encore dans la force de l'âge et le ventre dans l'herbe boivent de l'absinthe*. Pour le rectangle rouge, *Récolte de tomates par des cardinaux apoplectiques au bord de la mer Rouge*. Pour le rectangle blanc, *Première communion de jeunes filles chlorotiques par temps de neige*. Pour le rectangle jaune, *Manipulation de l'ocre par des cocus ictériques*. », André Velter, *les Poètes du Chat noir*, Paris, Gallimard, 1996, p. 47.

83 Lucien Pissarro était le fils aîné de Camille Pissarro, peintre impressionniste. Tous les deux ont dessiné pour les journaux anarchistes *la Révolte* et *le Père Peinard*.

84 Maximilien Luce appartenait à la classe ouvrière, autodidacte et graveur sur bois, il se considérait comme anarchiste. Il fut soutenu et apprécié par Félix Fénéon.

6^e volume.

N° 288. — 10 c.

Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'UZÈS

Paradeur : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

ÉMILE COHL

1857 + 1933

1895 /
n° 53
décembre
2007

57

Émile Cohl

Uzès, portrait d'Émile Cohl tenant le buste d'André Gill, *les Hommes d'aujourd'hui*, n° 288, c. 1886